

Emmanuel Carrère

# Kolkhoze

*P.O.L*

33, rue Saint-André-des-Arts, Paris 6<sup>e</sup>

*Pour Nathalie et Marina*

## L'HOMMAGE DE LA NATION

### Les corps constitués

Le 3 octobre 2023, cinquante-trois jours après sa mort, un hommage national est rendu à notre mère dans la cour d'honneur des Invalides. Drapeaux, uniformes, épau-  
lettes, décorations. L'orchestre de la Garde républicaine joue, très bien, l'adagio de la symphonie *Jupiter* et, pour la touche russe, la *Sérénade* de Tchaïkovski. Nous sommes quelque deux cents personnes à patienter dans un carré de chaises en plastique blanc, délimité par des cordons rouges, au fond de l'immense cour pavée : famille, invités de la famille, académiciens, ministres, représentants des trois armées – terre, air, mer – et des corps constitués – soit les plus hautes institutions de la République. Pendant une heure, le soleil nous chauffe agréablement. Puis il disparaît derrière le toit, et il fait tout d'un coup très froid. On

regrette de ne pas s'être mieux couvert. Notre père, assis dans un fauteuil roulant, est enveloppé dans un plaid. Je ne sais pas ce qu'il comprend, exactement, de ce qui se déroule. Par moments il semble oublier qu'il est veuf. À d'autres, cela se rappelle à lui et il pleure sans bruit, puis retourne à son absence. Cet après-midi, c'est une longue plage de lucidité qui lui est imposée, mais il a depuis longtemps, avec notre mère, l'habitude du protocole, des solennités, des défilés du 14 Juillet dans la loge présidentielle : il n'est pas tellement dépaysé. Ceux qui viennent le saluer, il leur sourit, égaré mais affable. Roulements de tambour. Un détachement de douze gardes républicains fait son entrée par la gauche. Les deux premiers portent une photo, deux fois plus grande que nature, de la défunte en costume d'académicienne. Les trois derniers, sur des coussins rouges, son épée, son bicornet et ses insignes de grand-croix de la Légion d'honneur. On dispose la photo géante sur un chevalet, au milieu de la cour. Je me demande ce qu'on en fera après. Je me demande ce qu'on en a fait. On attend encore. Arrive, enfin, Emmanuel Macron. Seul, par la droite, vêtu d'un petit manteau cintré dans lequel il me semble que j'aurais très froid mais lui n'a jamais froid ni chaud, j'ai pu observer sa thermorégulation, très particulière, quand j'ai fait un portrait de lui pour le *Guardian*, au début de son premier mandat. Je l'avais suivi à Saint-Martin, territoire d'outre-mer que venait de dévaster un cyclone. Il faisait si chaud et humide qu'à peine descen-

du de l'avion nous étions tous ruisselants de sueur, des auréoles jusqu'à la ceinture. Tous, sauf Macron. Nous ne l'avons pas quitté huit heures durant, à aucun moment il n'a pu s'éclipser pour changer de chemise et à la fin de la journée, alors que nous étions à tordre, lui était aussi frais qu'au début. C'était la première phrase de mon reportage : « Cet homme ne transpire pas », et ma mère, quand je le lui ai raconté, l'a porté à son crédit : un homme bien élevé, ça ne transpire pas. Bien entendu, quelqu'un a écrit son discours à Macron – une plume, comme on dit, mais la plume est habile et il est possible que lui-même ajoute à son texte des touches personnelles. Il dit que dans le sang de notre mère coulaient tous les fleuves d'Europe, entre la Volga et le Rhin, qu'il y avait parmi ses ancêtres des princes russes et des barons baltes, un général prussien, la traductrice de George Sand en géorgien, une demoiselle d'honneur de la dernière impératrice et au moins un régicide. Que les uns vivaient en Toscane dans une résidence d'été des Médicis, que les autres promenaient des loups dans les salons de Saint-Petersbourg et qu'après avoir tant possédé ces gens ont tout perdu dans la tourmente de 1917. Il décrit le monde miséreux et superbe de l'émigration russe, les grands-ducs devenus chauffeurs de taxi, les princesses qui gagnaient leur vie en faisant du repassage à domicile, et la petite fille si fière qui avait honte à chaque rentrée scolaire quand elle devait épeler son nom : Zourabichvili. « Vraiment, soupiraient les professeurs, un nom à coucher dehors. » Assez

audacieusement, il ne fait l'impasse ni sur son père collaborateur, disparu à la libération de Bordeaux quand elle avait quinze ans, ni sur son fils, moi, qui ai révélé cette vieille histoire dans un livre qui l'a fait souffrir. Légende dorée : notre mère était apatride, le jour où elle est devenue française elle aurait voulu, à la mairie, chanter *La Marseillaise*, réciter la Constitution, prêter serment sur le drapeau, elle a été déçue qu'on ne lui demande rien de tel. On saute vingt ans, trente ans, la jeune fille devient spécialiste de l'Union soviétique, « ce colosse dont elle a été une des premières à faire voir les pieds d'argile », et c'est la reconnaissance, la gloire, l'élection à l'Académie française. D'une voix douce, enjôleuse, avec des silences savamment placés, Macron la décrit s'avancant sous la Coupole, saluant à la ronde, « et soudain, un instant, ralentissant, pour une fraction de seconde, l'espace d'un vertige. Ce jour-là, en s'asseyant dans le fauteuil de Corneille et de Victor Hugo, l'enfant d'émigrés pauvres qui a appris le français à cinq ans est devenue l'incarnation de la République française et de sa langue, qu'elle a servies jusqu'au dernier moment. » Pour finir, une anecdote dont je ne sais pas qui l'a racontée à la plume, mais il est difficile d'imaginer une meilleure chute. Les derniers mois de sa vie, notre mère pressait le rythme pour mener à bon port la neuvième édition du dictionnaire de l'Académie. Le 6 juillet, un mois exactement avant sa mort, elle a présidé la séance où on a défini le dernier mot de la langue française : *zygomatique*. « Après

*zygomatique*, conclut Macron, on peut mourir en paix. Et maintenant c'est à vous, vous la petite-fille des steppes et la mère de la Coupole, l'apatride et la matriarche, l'orpheline et la tsarine, que la France endeuillée présente une dernière fois ses hommages. Vive la République ! Vive la France ! »

### **Dans le bureau de ma mère**

La veille de la cérémonie aux Invalides, mes sœurs et moi avons rendu les clés de l'immense appartement de fonction, quai Conti, où nos parents vivaient depuis que notre mère, jusqu'alors simple membre de l'Académie, en était devenue la secrétaire perpétuelle. Une partie des meubles a trouvé place dans l'appartement, de dimensions plus raisonnables, que nos parents avaient acheté en prévision du jour où ils quitteraient l'Académie et où notre père, finalement, habitera seul. Ma participation à ce considérable déménagement a surtout consisté à trier des livres et des archives dans les bureaux de nos parents. Avec ses bibliothèques dont une échelle en bois verni permet d'atteindre les derniers rayonnages, ses presse-papiers de bronze, ses sous-main de cuir fauve, ses photos encadrées où on la voit en compagnie des papes Jean-Paul II et Benoît XVI, de Chirac, de Sarkozy, de Simone Veil, de Claude Lévi-Strauss et de Vladimir Poutine, celui de ma mère est si solennel que j'imaginerais mal d'y travail-

ler mais elle le faisait tous les jours, vaquant à la fois aux nombreuses tâches qu'impliquaient ses fonctions et, tôt le matin, écrivant trois heures de suite des livres que je l'admire d'avoir continué à écrire jusqu'au bout – alors que rien ne l'y obligeait et qu'ils n'ajoutaient pas grand-chose à sa gloire. Elle tenait à cette discipline, comme à prendre des douches froides (elle prétendait même prendre, comme Ernst Jünger, des *bains* froids) ou à apprendre l'allemand à quatre-vingt-dix ans. Je triais, je jetais, j'empilais – les piles les plus hautes étant, comme toujours quand on range, ce sur quoi on repousse le moment de statuer. Je restais tard, après le départ de mes sœurs, dans l'appartement déserté. Je regardais par les hautes fenêtres couler la Seine sous le pont des Arts, et le flot des voitures sur le quai. L'heure venue, j'allumais la télévision pour suivre l'émission quotidienne consacrée par la chaîne d'information LCI à la guerre en Ukraine. Jamais je ne m'étais intéressé d'aussi près à un pan de l'actualité, jamais je n'avais regardé tant de vidéos en boucle, écouté tant d'experts. Ma mère avait été le plus célèbre de ces experts. Ça ne l'avait pas empêchée, jusqu'à la veille de l'invasion, de répéter que Poutine était un homme brutal mais rationnel, soucieux de son propre intérêt, et qu'il ne ferait jamais, évidemment jamais, une chose aussi folle. On s'était moqué. Des journalistes avaient dénoncé son indulgence pour la Russie. Elle en avait été blessée. Mais, passé les quelques jours où elle avait vacillé comme un boxeur sonné, elle était remon-



tée sur le ring et tirait un surcroît de compétence d'avoir reconnu son erreur : ce qu'elle n'avait pas prévu, qui aurait pu le prévoir ? Elle morte, la guerre continuait de plus belle et je m'y intéressais toujours autant, mais le temps semblait désormais bien lointain où, l'Ukraine tout entière s'étant dressée contre son envahisseur, l'Europe la soutenant sans faille et son armée de volontaires ayant repris Kharkiv et Kherson, certains – dont moi – pariaient sur quelque chose d'aussi énorme et invraisemblable que la défaite de la Russie. Hélas, en cet automne 2023 où je triais les papiers de ma mère, les sanctions n'avaient pas du tout mis l'économie russe à genoux, la guerre s'enlisait dans des tranchées boueuses et sanglantes qui rappelaient Verdun et le chef de l'armée ukrainienne reconnaissait froidement que la contre-offensive avait échoué et que les Russes avaient l'avantage. L'Empire, au lieu de se déliter, se renforçait. Quant à Vladimir Poutine il n'avait pas du tout l'air d'un homme qui se réveille la nuit, baigné de sueur, en se demandant pourquoi, pourquoi il a fait une telle folie, mais plutôt d'un homme qui attend tranquillement, avec un sourire matois, parce qu'il sait que le temps travaille pour lui.

### **Dans le bureau de mon père**

En sortant du bureau de ma mère, on traversait un salon si vaste que mes enfants, mes neveux, mon petit-

fil – prénommé Louis comme son arrière-grand-père – ont pendant vingt-trois ans joué au football sur sa moquette, puis une salle à manger ornée d'une quarantaine de tableaux de même format, carré, représentant des académiciens des XVII<sup>e</sup> et XVIII<sup>e</sup> siècles : les frères Pierre et Thomas Corneille, Racine, Buffon, que mon père était encore capable de nommer alors qu'il oubliait, par exemple, que je lui avais une demi-heure plus tôt présenté Charline en lui disant que nous allions nous marier. À chacune de mes visites, pour le stimuler, je lui demandais : « Et celui-là, qui c'est ? » Il n'hésitait jamais : « Fontenelle ! Champfleury ! » De cette salle à manger, un très long couloir conduisait à la pièce sombre, tendue d'une toile de jute vert bouteille, qu'on appelait son bureau sans savoir très bien ce qu'il y faisait. Depuis le début du confinement et de son propre déclin, il s'y était tenu du matin au soir, devant un téléviseur qui diffusait en permanence des documentaires géographiques et des concerts classiques auxquels j'essayais de le faire réagir aussi, car il avait aimé et aimait encore la musique. Ensemble, nous cherchions à identifier les compositeurs et les interprètes, et quelquefois je lui faisais écouter sur mon téléphone un des morceaux qu'il jouait autrefois au piano. Le bureau de mon père s'est révélé beaucoup plus difficile à trier que celui de ma mère, son contenu beaucoup plus hétéroclite car il était, dans tous les sens du mot, extraordinairement conservateur. Il archivait tout : nos devoirs à l'école, les bougies de nos gâteaux

d'anniversaire, des cartes postales envoyées de classes de neige, des programmes de concert, des plans de table, des tickets de cinéma, des cartes de fidélité de magasins fermés depuis quarante ans et, dans un coffret de bois sculpté auquel il tenait beaucoup car il lui avait été offert par le dernier bagnard en vie du bagne de Cayenne, une enveloppe contenant une feuille de fougère séchée, « cueillie à Hergas le 11 avril 1976 ». Accroupi sur la moquette, j'ai passé une minute songeuse à me demander où c'était, Hergas – vérification faite, dans les Pyrénées – et ce qu'il pouvait y faire le 11 avril 1976, puis continué à vider les tiroirs apparemment sans fond d'un secrétaire qui lui venait de sa mère, un des meubles les plus laids auxquels j'ai eu affaire de ma vie. Ce qui m'intéressait le plus dans ce bazar, c'étaient les cartons de lettres et les albums de photos, surtout celles des années cinquante et soixante, qui racontent notre enfance et leur jeunesse à tous les deux. Ces photos de petit format, aux bords dentelés, ont mieux vieilli que celles des décennies suivantes, aux couleurs délavées et baveuses. Sur celles-ci, c'est étrange à quel point, parents et enfants, nous sommes tous moches et mal fagotés, alors que les plus anciennes ont toutes une certaine élégance, mon père portant par exemple une marinière et des espadrilles qui lui donnent un charme paradoxalement moderne, anobli par le noir et blanc. J'avais parcouru ces albums avec lui, les derniers temps, en lui demandant d'identifier des figurants pour moi inconnus. Il était sur ce terrain aussi infaillible que sur les

visages d'académiciens du Grand Siècle ou le *rubato* de nos pianistes préférés, et j'avais la conscience aiguë qu'après sa mort il n'y aurait plus personne sur terre pour me dire que l'homme qui se tenait à côté de lui, sur cette photo prise à Cazères-sur-Garonne en juillet 1962, c'était Robert Anet, l'épicier qui était son camarade d'enfance, ou cet autre homme, M. Lécussan, le patron de la Maison de la presse chez qui ma mère m'a acheté mes tout premiers livres. C'est cet été-là qu'elle m'a appris à lire et que j'ai appris à nager, à la piscine municipale où le même M. Lécussan était aussi maître-nageur. En me soutenant sous le ventre, il me faisait traverser toute la longueur du bassin, miroitant sous le soleil, jusqu'aux marches de céramique bleue d'où ma mère me regardait approcher. Je voyais combien elle était fière de son petit garçon, et j'étais fier moi aussi, incroyablement fier et heureux. Ce moment de bonheur et de plénitude sans égal, je l'ai décrit quarante-cinq ans plus tard dans les dernières pages du livre auquel Emmanuel Macron a fait allusion aux Invalides. Ce livre s'appelait *Un roman russe*, et il est vrai qu'il a fait souffrir ma mère. Nous ne nous sommes pas vus, après sa parution, pendant plusieurs années. Le dossier était lourd, j'ai été violent. Oscar Wilde a écrit cette phrase, si belle, si juste : « Les enfants commencent par aimer leurs parents ; devenus grands, ils les jugent ; et quelquefois, ils leur pardonnent. » C'est vrai dans l'autre sens : les parents s'en tirent bien, eux aussi, s'il leur est donné avant de mourir de pardonner à leurs enfants.